Les 400 ans de Louis-le-Grand.

Numéro d'inventaire : 1979.24695
Auteur(s) : Jean Guéhenno
Type de document : article
Éditeur : Le Figaro littéraire (14 rond-point des Champs-Elysées Paris 8e)
Date de création : 1963
Description : 1 feuille simple et 1 feuille double.
Mesures : hauteur : 598 mm ; largeur : 428 mm
Notes : 18 mai 1963.
Mots-clés : Commémorations et anniversaires (Documents)
Filière : Lycée et collège classique et moderne
Niveau : Post-élémentaire
Nom de la commune : Paris
Nom du département : Paris
Autres descriptions : Langue : Français
Nombre de pages : 3
Mention d'illustration
ill.

LE FIGARO LITTERAIRE — SAMEDI 18 MAI 1963

LES 400 ANS DE LOUIS-LE-GRAND

LE COLLEGE DES JESUITES AU XVIIIe SIECLE :
A l'ombre de la Sorbonne, au pied du « carré Sainte-Geneviève ».

ENTRE CES MURS, SOUS CES ARCADES...
De grands anciens rôdent encore, qui s'appellent Molière, Robespierre, Voltaire, Hugo, Baudelaire.

Quatre gloires d'un grand lycée

PAR MAURICE RAT

LE lycée Louis-le-Grand est l'un des plus fameux de Paris ; le collège de Clermont, dont il a pris (à peu près) la place, fut au Grand Siècle et au 18e le plus célèbre de la capitale, si bien qu'à lire la magistrale histoire où Dupont-Ferrier les a liés l'un à l'autre, pour n'en faire qu'un, il n'est pas d'établissement secondaire qui ait compté plus d'élèves illustres : Molière, Voltaire, Robespierre ont fait leurs humanités et leur rhétorique dans le vieux collège disparu ; Baudelaire a signé de son passage le lycée « napoléonien » et « louis-philippard ». En quatre noms terminés par la même consonance, tiennent quatre moments divers de la brillante maison. Eclairons chacun d'eux d'un **flash**, en priant nos lecteurs de nous pardonner ce terme.

JEAN-BAPTISTE POQUELIN, ELEVE DES PERES JESUITES

Rien n'est plus difficile que de parler de l'enfance de Molière. On ne la connaît que par ouï-dire et par les anecdotes inventées à plaisir par Grimarest, qui disait les tenir de son ami le merveilleux comédien Baron, que Molière avait accueilli, jeune encore et déjà galant, dans sa troupe et dans son ménage.

De cette **Vie de M. de Molière**, résumée ensuite par Voltaire, qui broda à son tour, retenons seulement ce qui est sûr, et d'abord que le petit Jean-Baptiste, à l'âge de quatorze ans, quitta les Petites-Ecoles, c'est-à-dire l'école paroissiale que dirigeait le grand chantre de Notre-Dame, pour entrer, en 1636, en qualité d'externe, au collège de Clermont, fréquenté par les fils des grands seigneurs, des robins et des grands bourgeois. Quel beau et grand collège ! Il comptait (en 1638) deux mille externes et trois cent trente pensionnaires parmi lesquels trois princes : Armand de Conti, Henri de Savoie et Henri de Lorraine.

Le père Poquelin, tapissier du roi, et « bourgeois gentilhomme » avant la lettre (car c'est à lui que son fils empruntera plus tard les riches costumes, les traits, l'avarice de Monsieur Jourdain), ne pouvait mieux faire que d'envoyer le petit Jean-Baptiste dans une maison si bien fréquentée. A Clermont, l'enfant eut comme professeur de rhétorique le P. Neu ou le P. Briet, comme camarades Chapelle, qui resta son ami, et peut-être Bernier, qui le devint, le même Bernier qui voyagea beaucoup par la suite et qui, fort libertin, écrivit un jour à Saint-Evremond : « Je vais vous faire une confidence, c'est que l'abstinence des plaisirs de ce monde me paraît être un grand péché. » Y connut-il le prince de Conti, qui devait le « protéger » plus tard ; on l'a dit, mais c'est faux ; entre Conti et lui il y avait sept ans de différence, et si même Conti avait été de son âge il ne l'aurait pu voir que de loin, car les princes, dans ce collège très hiérarchisé, étaient séparés des autres écoliers, entassés sur les gradins d'une grande salle sombre où ils écrivaient sur leurs genoux, par une place privilégiée, dans une sorte de chaire posée sur une estrade, d'où, sans prendre de notes, car un abbé le faisait pour eux, ils écoutaient ou non, mais sans jamais écrire.

La Grange nous dit que Molière fit de très bonnes études et que, sortant de Clermont, il pouvait lire dans leur texte latin les comédies de Plaute et de Térence. On l'en croit volontiers. **Johannes Baptistus Poquelinus** était fort éveillé, et comme il était interdit, dans le collège, de parler une autre langue que le latin — le latin **congru** en clair, et le latin **incongru** dans les jeux entre élèves — il est probable qu'il fut un bon petit latiniste.

Il n'est pas impossible qu'il ait pris le goût du théâtre au collège de Clermont. On y représentait dans les jours solennels des comédies latines ou des pièces de Sénèque, parfois devant le cardinal de Paris, parfois devant le roi. Mais il n'y joua pas, les rôles étant pour les seuls internes.

On s'est demandé, faute d'en savoir plus, quel chemin suivait le jeune Poquelin pour aller de la rue Saint-Honoré à la rue Saint-Jacques, où était le collège de Clermont. Et l'on a voulu qu'il passât par le Pont-Neuf, encombré de charlatans et de saltimbanques dont il admirait au passage les calembredaines et les tours. C'est possible. Mais qui le prouve ? Il pouvait aussi bien prendre le pont Notre-Dame et le Petit-Pont. Et nul besoin n'était de passer par le Pont-Neuf pour qu'il eût, le tenant de son beau grand-père Cressé, un amour naïf du théâtre.

Bon élève des jésuites, dont il n'a point dit de mal, sachant ce qu'il leur devait, il a pu perdre la foi et peindre dans **Tartuffe** et **Dom Juan** un faux dévot et un libertin, mais n'a jamais attaqué les maîtres qui lui avaient appris l'art de Plaute et de Térence et avaient su enflammer son cœur.

La prospérité du collège de Clermont ne cessa de croître et d'embellir. En 1682, l'année même où le fidèle La Grange publiait posthumement les **Œuvres complètes de Molière**, le P. Talon écrivait au Grand Condé : « Nous ne savons plus où loger nos pensionnaires, tant le nombre en est grand ; il y en a trente qui cherchent place », parmi lesquels il était quatre marquis, dont un accompagné de six personnes, et il terminait ainsi : « Voilà ce que Mgr le duc de Bourbon attire tous les jours en ce collège, et voilà, Monseigneur, ce que nous devons à Votre Altesse Sérénissime et à tous ceux de sa maison. »

UN ELEVE SEDUISANT : VOLTAIRE

Le collège de Clermont lui dut, vingt ans plus tard, d'avoir pour élève, à neuf ans (1704), le petit « Arouet le jeune », dont le père, notaire attitré des Sully et des Caumartin et, comme le tapissier Poquelin, grand bourgeois gentilhomme, pensa que son fils, enfant futé, filleul d'un abbé libertin, y pouvait prendre l'air de la cour mieux que partout ailleurs et y faire les meilleures humanités du monde. François-Marie Arouet, qui allait être Voltaire, se lia au collège de Clermont d'une amitié solide avec Cideville, futur conseiller au Parlement de Rouen, avec d'Argental, futur conseiller au parlement de Paris, avec le marquis d'Argenson, qui, ministre des Affaires étrangères de 1744 à 1747, lui fera connaître un temps les faveurs de la cour. Et il eut pour maîtres préférés le P. Thouilé, puriste délicat, le P. Porée, auteur d'édifiantes tragédies.

C'étaient de jeunes professeurs qui pardonnèrent tout à leur élève : son irrespect, sa dissipation, parce qu'il obtenait des succès scolaires éclatants. Ils lui pardonnèrent, en le sachant, de fréquenter à douze ans le fameux hôtel du Temple où régnaient les deux libertins Vendôme, le maréchal et le grand prieur, et l'abbé de Chaulieu. Et Voltaire gardera de ses maîtres préférés le souvenir le plus vif, qu'entretiendront des relations aimables. Son angloman ie même pourra lui faire écrire plus tard qu'il n'avait appris au collège que « du latin et des sottises », nulle mathématique, nulle notion de philosophie et d'histoire — les pères, prudemment, évitaient les questions brûlantes —, mais il retint toujours de Clermont cette grâce inimitable du tour qui enchantait ses maîtres ; et le goût pervers des amplifications oratoires, emprunté des tragédies de collège, qui allait gâter son théâtre.

Sous Louis XVI, le collège des jésuites est resté le plus brillant de Paris, et ce sont eux qui formèrent — ô ironie de la divine Providence ! — les plus fameux révolutionnaires, tels Camille Desmoulins et, le plus célèbre de tous, Robespierre. On a tout dit sur ce que doit Robespierre à ses maîtres : son goût d'une élégance certaine dans la mise et dans la parole, un manierisme un peu fade, une façon de tourner sinueusement les vers, une réligiosité, une sorte d'angélisme, qui séduira la Catherine Théot, une onction féline de robin doucereux et de chat-tigre... Il vaut donc mieux évoquer son ombre sanglante, telle qu'elle apparut aux anciens élèves de Louis-le-Grand, six années après Thermidor, le 3 août 1800. Un autre ancien du lycée, Fréron, le bourreau de Toulon, demeuré muscadin et qui occupait un emploi dans les hospices, avait eu l'idée de convoquer à un banquet chez le traiteur Vénua, comme c'était la coutume avant la révolution, les camarades qui avaient « vécu ». Quatre-vingts se rendirent à son appel. Parmi eux l'abbé Noël, ami de Desmoulins, le vieux marquis de Boufflers, ancien émigré toujours coiffé à la Cadogan, un autre ci-devant marquis, l'astronome Laplace, le chevalier de Pils, que Réal venait d'embauche comme indicateur, Picard, l'auteur dramatique, et Goffaux, ancien membre de la Législative, pour l'heure professeur au Prytanée français. Ce fut Goffaux, bavard intarissable, qui prononça soudain le nom de Robespierre. Fréron eut un sursaut : « Robespierre, dit-il, vous avez parlé de Robespierre ! Tenez, voilà sa place. Il était là, assis à cette table, à côté de Barère et de Saint-Just, le jour du jugement de la reine, le 14 octobre. Je le revois dans son habit rayé ; un jabot de dentelle retombait sur son gilet de soie ; il était coiffé avec art et poudré à frimas. Soudain, quelqu'un entra, lui rapporta la rumeur qui s'était élevée au tribunal, du côté du public, lorsque Hébert était allé, dans son rapport, jusqu'à accuser Marie-Antoinette du plus impur, du plus vil forfait. Alors, mon cher, savez-vous ce que fit Maximilien ? Les traits livides, brusquement furieux, il assena sur la table un grand coup qui brisa son assiette et cria : « Cet imbécile d'Hébert ! Cet imbécile d'Hébert ! »

Au rappel d'un des plus sinistres épisodes de la Terreur, les anciens de Louis-le-Grand s'étaient tournés vers la table où personne, depuis, n'avait osé s'asseoir. Le fantôme de la reine et l'ombre de Robespierre venaient de faire naître un profond silence. Et les anciens de Louis-le-Grand se séparèrent très vite, comme si ressurgissait le dictateur jacobin suivi de son chien Brount, qu'Anatole France a peints dans le meilleur chapitre peut-être des **Dieux ont soif**.

L'EXCLUSION DE L'ELEVE BAUDELAIRE (1839)

De tous les élèves qui passèrent, au siècle dix-neuvième, par Louis-le-Grand, Baudelaire, qui y resta trois ans et fut finalement mis à la porte du lycée, n'est pas le moins illustre. Son beau-père, le colonel Aupick, qui venait d'être nommé chef d'état-major de la première division militaire à Paris, l'y fit entrer comme pensionnaire le 1er mars 1836, dans la classe de troisième. Charles, « sous le ciel carré des solitudes », connut comme beaucoup d'autres internes les « lourdes mélancolies » et « la torpeur des études claustrales » ; comme beaucoup d'autres, tourmenté par la puberté, il connut l'essaim des rêves malfaisants, qu'aggravèrent un curieux mélange de jansénisme et de satanisme et d'innombrables lectures de Sainte-Beuve, de **Joseph Delorme** et de **Volupté**, et des **Natchez** de Chateaubriand ; s'analysant lui-même, dès cet âge, avec acuité, il y développa tantôt soumoisement, tantôt avec défi et démesure, l'art cruel de « gratter sa plaie ». Le colonel Aupick avait dit au proviseur en le faisant inscrire : « Voici un cadeau que je vais vous faire, voici un élève qui fera honneur à votre lycée. » Scolairement, l'adolescent lui fit, en effet, honneur. Trois ans de suite, il obtint le premier prix de vers latins et un second prix au Concours général. Il est vrai que son professeur de rhétorique, M. Rinn, ne le juge pas sans quelque restriction : « Esprit fin ; **pas assez sérieux** ; ne réussit qu'en vers latins. » Le professeur d'histoire, M. Durozoir, constate qu'il est le second de la classe en cette matière, mais ajoute : « Cet élève paraît persuadé que l'histoire est parfaitement inutile. »

Baudelaire était déjà persuadé de l'inutilité de bien des choses... Il découvrait Théophile Gautier, écrivait déjà des poèmes et déjà affectait des « manières choquantes à force d'affectation ». Au moment où commença l'année de philosophie, tout allait finir par un drame. Un **refus d'obéissance** en fut cause : le proviseur du lycée, le 18 avril 1839, adressa au colonel Aupick la lettre suivante : « Ce matin, monsieur votre fils, somme par le sous-directeur de remettre un billet qu'un de ses camarades venait de lui glisser, refusa de le donner, le mit en menus morceaux et l'avala. Mandé chez moi, il me déclare qu'il aime mieux toute punition que de livrer le secret de son camarade et, pressé de s'expliquer dans l'intérêt même de cet ami, qu'il laisse exposer aux soupçons les plus fâcheux, il me répond par des ricanements, dont je ne dois pas souffrir l'impertinence. Je vous renvoie donc ce jeune homme, qui était **doué de moyens assez remarquables** ; mais il a tout gâté par un très mauvais esprit, dont le bon ordre du collège a eu plus d'une fois à souffrir. »

Le colonel Aupick approuva-t-il chez son beau-fils cette loyauté de ne point livrer le secret d'un ami ? Toujours est-il qu'il pardonna à Charles et le confia à un répétiteur : reçu au baccalauréat le 13 août, Baudelaire apprit à son « père » son propre succès, en même temps qu'il félicita son « ami de cœur » de sa nomination au grade de maréchal de camp — c'est-à-dire de général de brigade — parue le matin même au **Moniteur**.

L'historien scrupuleux de Louis-le-Grand que fut Dupont-Ferrier, et qui à si minutieusement conté la vie quotidienne du collège de 1563 à 1920, cite Baudelaire avec... Déroulède parmi les anciens élèves dont le lycée peut s'enorgueillir bien qu'ils n'aient appartenu, non plus que Molière et Robespierre, à nulle académie, critère suprême pour ce bon chartiste. La liste des anciens de Bourbon et de Louis-le-Grand, qui en furent, ne tient pas moins de huit pages. Y figurent l'abbé Fleury, Crébillon père, les cardinaux de Polignac et de Bernis, de Rohan-Soubise, le président Hénault, le maréchal duc de Richelieu et le duc de Nivernais, Lamotte-Houdar, Le Franc de Pompignan et son « ami » Voltaire ; y figurent au dix-neuvième siècle Casimir Delavigne, Victor Hugo, Villemain, Jules Janin, Cuvillier-Fleury, Littré, Ustazade, Silvestre de Sacy, Maxime Du Camp, Octave Feuillet, Mailhac, Halévy, Paul Bourget, Thureau-Dangin. Si à cette liste d'anciens élèves on joint celle des professeurs devenus académiciens, elle s'en trouve presque doublée. Le lycée Louis-le-Grand a été, de 1880 à nos jours, concurremment avec le lycée Henri-IV, une pépinière fructueuse de normaliens de la rue d'Ulm. Il maintient une grande tradition d'enseignement et de culture, établie il y a quatre cents ans, et dont la « petite histoire » même n'est pas moins instructive et curieuse que la grande.

Maurice Rat.

Où le père a passé...

PAR GÉRARD BAUËR

LE mois d'octobre 1915, je reconduisais à Paris, de Suisse où il venait de se soigner, un homme qui n'était pas âgé, mais vieilli, et qui allait mourir. Mon père : Henry Bauër. Nous dûmes nous arrêter à Lyon, dans un hôtel qui avait échappé aux réquisitions militaires. La France entière faisait son apprentissage d'une guerre qui durerait quatre ans, qui déjà démentait les prévisions, mais dont toutefois le vieil homme que j'accompagnais prévoyait la sanglante étendue : « La jeunesse y laissera les meilleurs des siens... Et c'en sera fini de beaucoup de choses que nous aurons aimées et défendues avec d'autres armes... J'en ai trop vu... » Il acceptait, sachant qu'il allait partir, de ne pas voir ce dont nous avons été les témoins.

C'est vrai, Henry Bauër en avait déjà beaucoup vu : l'opposition à l'Empire dès le lycée, la guerre de 1870, le siège, l'engagement dans la garde nationale, puis les prisons, Saint-Pélagie la Conciergerie, Mazas, où il avait été le compagnon de Gustave Flourens, le 18 mars enfin, la Commune, les barricades, l'arrestation et le jugement de Versailles, c'est-à-dire la déportation en Nouvelle-Calédonie de la fin de 1871 jusqu'à l'amnistie au commencement de 1880 ! De vingt à trente ans : les meilleures années peut-être de la vie. Voilà ce qu'avait rencontré à peine sorti de Louis-le-Grand ce garçon indomptable :

J'étais donc cet enfant, hélas, devant qui
[l'homme
Rougit presque aujourd'hui...

En 1915 l'aventure d'une existence vouée à la bataille des idées et aux lettres s'achevait. J'étais auprès de mon père, dans cette chambre d'hôtel, le veillant, attendant une rémission de son mal et la possibilité d'achever ce triste voyage jusqu'à Paris, lorsqu'un matin, dans le couloir de l'hôtel, je rencontrai Paul Bourget. « Ah ! Gérard, vous êtes là ? » Il y avait quelques années que je le connaissais le voyant à L'Echo de Paris où il collaborait et où il venait de publier durant les derniers mois de la paix **Le Démon de midi**, et il me traitait avec la gentillesse d'un aîné, camarade de mon père lorsqu'ils étaient dans la même classe. Je lui dis mon inquiétude. « Ce pauvre Henry, ajouta-t-il... Demandez-lui s'il désire me voir. »

Compagnons d'études et de lycée — Louis-le-Grand —, ayant l'un et l'autre, mais par des routes différentes, rejoint la même carrière, leur amitié s'était distendue lors d'une affaire qui s'empara profondément des esprits et divisa l'opinion. Paul Bourget se rangea sous la raison d'Etat, préférant « l'injustice au désordre », mon père, individualiste affirmé, pensant au contraire que « le tort fait à un seul fait tort à la communauté tout entière », selon la formule irréprochable de Benjamin Constant. Leur séparation s'était accomplie sans heurts, chacun gardant pour l'autre une estime vraie, liés l'un à l'autre par ce lien que tresse la communauté des souvenirs. J'appris à mon père que Paul Bourget était là, souhaitant le voir. « Volontiers, me répondit-il, à condition qu'il ne me parle ni de médecine, ni de politique, ni de religion... » Ce que je rapportai à Bourget. « Toujours le même !... - me dit-il simplement.

Bourget entra, et mon père, de son lit, se redressant un peu, lui demanda tout de suite : « Te souviens-tu de ce jour où Gustave Merlet arriva en retard pour sa leçon et nous dit avec gravité : « Messieurs, « je m'excuse, mais Sainte-Beuve vient de « mourir et je suis passé rue du Mont-Parnasse ? » 1869. La classe de rhétorique de Gustave Merlet, lequel avait acquis une réputation d'essayiste littéraire et de grand professeur de lettres, était doublement brillante par le maître et les élèves. Parmi les élèves, outre Paul Bourget et Henry Bauër, se trouvaient Ferdinand Brunetière, Saint-René Taillandier, futur ambassadeur, Burdeau, qui, de Louis-le-Grand, allait entrer à l'Ecole normale et, agrégé de philosophie, devenu député du Rhône, serait aussi le traducteur d'Herbert Spencer et des **Fondements de la morale** de Schopenhauer, Cavaignac, fils du général, mais qui, promis à la politique, y aura méconnu les traditions libérales et le haut exemple de son père. Bourget n'était entré à Louis-le-Grand que lorsqu'il était devenu un élève de Sainte-Barbe, dont son père, Justin Bourget, avait été nommé, en 1886, directeur des études. (Les élèves les plus avancés de Sainte-Barbe suivaient les cours de Louis-le-Grand, lycée renommé pour l'excellence de ses maîtres.) Auparavant, Paul Bourget avait été élève du lycée de Clermont-Ferrand, sombre caserne sans eau ni chaleur, dont l'auteur du **Disciple** avait conservé un souvenir détestable : « J'y ai traîné dans l'ennui dix pleines années de mon enfance et de mon adolescence, des années dont je ne voudrais pas revivre une minute, pas une seule... »

Sainte-Barbe était, en revanche, un collège luxueux, conçu comme les collèges anglais, mais c'est à Louis-le-Grand que, dès son arrivée à Paris, Bourget reçut la leçon des maîtres qui, en seconde, se nommaient Marcou et Delacroix et, en rhétorique, Aubert-Hix et Gustave Merlet. A Sainte-Barbe, Paul Bourget avait pour répétiteur de latin un homme brillant, quoique confiné dans une tâche monotone : Eugène Despois qui, normalien remarquable et chargé d'un cours de rhétorique à Louis-le-Grand avait démissionné lors du coup d'Etat pour ne pas prêter serment à l'Empire... Parlant de Sainte-Beuve il le nommait avec un ton glacial : « M. le sénateur Sainte-Beuve... »

Voilà les souvenirs qu'évoquaient dans une chambre d'hôtel, en 1915, Paul Bourget et Henry Bauër. Louis-le-Grand les réunissait à cette heure dramatique qui allait être celle d'un adieu. Un jour de 1871, Paul Bourget, sur le seuil de son collège, avait vu passer son camarade dans un vague uniforme : « Où vas-tu ? — Me battre !... » Ce devait être à une barricade, rue Vavin, dont Vallès a conté la résistance opiniâtre dans **Jacques Vingtras**. Paul Bourget, quoiqu'il fût alors républicain, ne se laissa pas convaincre : « Nous croyions que Sainte-Barbe allait sauter... J'avais encore un bachot à passer. » C'était déjà un homme raisonnable et prudent.

Hâlés vers leur jeunesse, redevenus en un moment des camarades, Bourget, au combre des honneurs et de la réputation, et mon père si près de sa fin ne faisaient pas le compte d'une existence. Ils revivaient ces heures lycéennes qu'on n'oublie plus et que Louis-le-Grand aura déposées dans tant de mémoires. Trente ans après mon père, mes études premières accomplies au lycée Montaigne, je suis entré à Louis-le-Grand. Mon goût me portait vers l'Ecole navale. Les circonstances ne m'auront pas permis de réaliser ce que d'ailleurs je n'aurais peut-être pas mérité d'attendre. Henry Bauër à cinquante ans comme à dix-huit, était entré dans la bataille en sacrifiant à sa conviction et à la liberté de l'exprimer une situation qu'il ne retrouva plus dans une autre tribune. Quand on a tenu une plume avec vigueur, qu'on n'a point ménagé ses jugements, courage se paye souvent au prix de l'adversité et de l'infortune. Louis-le-Grand s'ouvrit rapidement pour moi sur les portes de la vie, celle qu'il faut gagner par nécessité et où commence la véritable expérience des hommes. Mais je sais ce que j'ai acquis et laisse rue Saint-Jacques, derrière ces murs devant lesquels je ne passe jamais sans éprouver l'étrange sentiment que je pourrais encore y revenir aussi jeune et ayant tout à apprendre.

Gérard Bauër,
de l'académie Goncourt.

UNE PROMOTION PARMI D'AUTRES :
Sur cette photo de la khâgne 1929-30, que nous a confiée Paul Guth et où il figure lui-même, marqué d'une croix à gauche, on distingue notamment M. Georges Pompidou (X), au centre, et le président Senghor (X), à droite.

JEAN GUÉHENNO

SUITE DE LA PREMIERE PAGE

En octobre 1762, le collège Louis-le-Grand fut comme une coquille vide. Il fallait qu'elle se remplit. Telle est la force d'une grande institution. Une tradition de haute culture et de consciencieux travail régnait entre ces murs.

Si j'avais du temps, je vous raconterais comment, dans les années 1762-1801, s'accomplit une seconde révolution pédagogique, comment le Parlement, l'Université intervinrent et repeuplèrent la maison, comment elle devint davantage encore un collège de boursiers, comment l'École normale, comment l'agrégation y naquirent, comment se cherchèrent ici les formes de l'éducation de ces temps nouveaux. Mais je ne puis que tirer la leçon de ces choses. C'est le plus utile peut-être à cette heure où nous sommes, en 1963, devant une troisième révolution pédagogique non moins nécessaire, certes, que ne le furent celle de la fin du seizième siècle et celle de la fin du dix-huitième.

J'ai beaucoup rêvé sur le bel ouvrage de Dupont-Ferrier depuis des semaines. Il devait jeter un homme de mon âge, de mon métier, dans d'infinies réflexions : Que vaut la vie qu'on a vécue ? De quelle efficacité a-t-elle été ? Que vaut ce métier qu'on a fait ? Qu'est-il ? Que devrait-il être ? Que faut-il enseigner aux hommes ? Quelles choses et dans quel ordre ? Cet ordre ne devrait-il pas être l'ordre d'urgence de leurs besoins ? Mais quel est cet ordre ? Tout conduit à la question des questions : qu'est-ce qu'un homme ? et que pourrait-il, que devrait-il être ?

...Telle est aujourd'hui la rapidité de l'histoire, telle est l'époque si confuse, que Janus sûrement n'a jamais eu autant besoin de ses deux visages, l'un tourné vers le profond passé et l'antique sagesse, l'autre vers un avenir qui nous presse et nous tire à lui. Jamais n'avons-nous dû marcher plus vite. Nous sommes à chaque instant contraints de courir, mais on ne peut pas courir à reculons.

NE FAISONS PAS A NOTRE MONDE LA PETITE BOUCHE